

## PRÉVENTION DE LA PATHOLOGIE SOCIALE

Charles ROJZMAN (\*)

### Qu'est-ce que la maladie sociale?

Il est banal de dire que la société contemporaine est en crise. Erich Fromm, lui, n'hésitait pas à parler de « société malade » et de « société saine ». Mais de telles métaphores ont été utilisées par des régimes totalitaires n'hésitant pas à décrire certains éléments de la population comme des parasites ou des virus qui contaminent un organisme social sain.

La maladie n'est pas seulement l'attaque brutale d'un corps sain par des éléments nocifs, comme une certaine vision superficielle et même dangereuse pourrait le laisser penser. Elle est aussi une rupture d'équilibre provoquant une fragilisation de l'organisme, le rendant de plus en plus réceptif aux attaques extérieures. De cette même manière, la maladie sociale est bien une rupture d'équilibre, caractérisée principalement par toutes sortes de violences. Comment se crée la pathologie sociale?

La famille joue un rôle essentiel dans la bonne construction ou non de l'individu, certes. Mais au-delà, ce sont les institutions de la société qui favorisent l'émergence des maladies sociales. Collectivement, nous n'arrivons plus à faire face aux crises et aux mutations contemporaines. Cette société malade réclame des moyens de prévention. Nous verrons que ce sont les crises elles-mêmes qui, en nous renseignant sur les besoins de l'être humain, nous donnent les clés des évolutions nécessaires.

(\*) Sociothérapeute. Directeur de l'école de Thérapie sociale. Auteur de : *La peur, la haine et la démocratie* (réédition en poche Desclée de Brouwer, août 1999) ; *Savoir vivre ensemble, agir autrement face à la violence et au racisme* (avec Sophie Pillods), Syros, 1998, réédité en poche *La Découverte*, 2001. Voir entretien dans le N° 33 de la Revue. E-mail : charles.rojzman@wanadoo.fr.

## Les crises sociales et les moyens de prévention

### 1-La crise du travail

Avec la fin de la société rurale, puis celle de la société industrielle, ont quasiment disparu certains métiers. Ils ont disparu du fait de l'évolution technologique, des délocalisations ou encore de l'abandon de certaines productions. L'inquiétude concernant l'avenir devient obsédante. Personne ne parvient à savoir aujourd'hui de quoi demain sera fait. Quels sont les emplois possibles? Comment s'orienter pour ne pas se retrouver sans travail? Est-il nécessaire de prolonger les études quand les diplômés ne garantiront plus l'emploi? Pourquoi apprendre à exercer tel métier qui peut-être n'existera plus dans quelques années? Qu'est-ce qui nous protège de la perte de l'emploi, de l'inactivité professionnelle ou encore d'une chute sociale?

Il est assez évident que ces situations d'échec concernent avant tout les milieux défavorisés et sont à l'origine de nouvelles pauvretés. Mais elles touchent également des milieux plus privilégiés, hantés par la peur du déclassement, l'angoisse du lendemain. La peur d'être pauvre, la peur d'échouer s'accompagne d'une profonde dévalorisation de soi-même. Beaucoup de gens deviennent ainsi ou s'angoissent de devenir de véritables inutiles sociaux. D'autres ont du mal à comprendre à quoi ils servent dans la société. C'est le cas de beaucoup d'enseignants, de travailleurs sociaux, de policiers qui viennent tous les jours occuper leur poste sans réellement comprendre le sens de leur fonction, de leur mission. Toutes ces peurs engendrent inévitablement des violences. La peur de la pauvreté pousse très souvent à ce qu'on pourrait appeler une délinquance d'acquisition. La délinquance sous toutes ses formes – elle est aussi celle des classes aisées – va servir de véhicule à cette violence. La peur de l'échec crée son propre antidote, une frénésie de la réussite et de l'argent par tous les moyens.

Les moyens de prévention se situent ici au niveau de l'éducation, de l'école particulièrement. Il ne s'agit pas de préparer les enfants à répondre aux futurs besoins de l'économie, comme on le dit souvent. Il faut former les enseignants autrement et réorganiser l'école. Cette dernière doit être en mesure d'apprendre aux enfants l'esprit critique, de restaurer l'amour de soi blessé, la confiance en soi. Elle doit aussi travailler avec une **pédagogie du contrat**. Il n'y a plus de contrat réel ni avec l'école ni avec le savoir. Les enfants tout comme les enseignants ont besoin de retrouver le sens de l'apprentissage, le sens de l'enseignement. Tous ont besoin de retrouver cette motivation, ainsi que les **outils permettant l'apprentissage de la vie en groupe**. Ces outils sont nombreux et ont prouvé leur efficacité, ils permettent de réduire les peurs et d'utiliser la vie du groupe pour favoriser l'intelligence collective et le

confiance en soi des individus. L'école doit apprendre aux enfants à pouvoir se sentir utiles et reconnus hors de la réussite par l'argent et le pouvoir; développer l'esprit critique, favoriser la confiance en soi et réduire les peurs sociales [1].

### 2- La crise du lien social

De plus en plus, les différents milieux se sont séparés, sont devenus étrangers les uns aux autres. On parle souvent de la ghettoïsation dans les banlieues, mais il faut bien voir que les ghettos se multiplient, physiquement, géographiquement. Les pauvres n'ont plus les moyens de résider au centre des villes, les élites médiatiques et politiques se sont éloignées de la vie populaire des quartiers. Les écoles se sont également ghettoïsées. La conséquence, c'est que la connaissance des autres milieux ne se fait plus. Pire, les représentations de l'autre deviennent caricaturées et simplifiées. Les gens de la campagne se forgent des images fantasmagoriques des quartiers des banlieues, les élites croient connaître le peuple mais ne le rencontrent plus vraiment. Les jeunes de banlieue vivent séparés et se font eux aussi des images fantasmagoriques des autres. Chacun vit dans son monde avec ses informations et renforce ses préjugés, ses méfiances, ses peurs.

Ce qui se développe alors, c'est une forme de violence extrêmement dangereuse qui s'apparente à la paranoïa. Ce monde des autres, qu'on imagine bien plus qu'on ne le connaît réellement, on le perçoit dangereux. Les représentations négatives des uns sur les autres ne font qu'augmenter la méfiance et souvent la haine. Le fait de ne plus se rencontrer, cela veut dire aussi qu'il n'y a pas de vrai débat, pas de vraie vie démocratique. *Les uns s'insularisent, les autres se ghettoïsent*. Il y a peu d'information circulant entre les jeunes et les adultes, les habitants et les professionnels, les enseignants et les parents. Comme chacun vit avec l'information de son milieu et de son groupe, la pensée sur le monde devient conventionnelle, orientée par la propagande interne de son clan. Ces ruptures et ces cloisonnements déchainent les peurs dans notre société. Chaque milieu va se sentir menacé. Le seul moyen de se protéger sera de vivre en bande, en clan, en tribu. On va se rapprocher de ceux qui ne font pas peur parce qu'ils partagent nos expériences, nos points de vue, nos idéologies. Ces clans idéologiques, sociaux ou ethniques vont constituer le véritable obstacle à la vie démocratique. Et la seule action possible devient la violence entre les groupes.

Pour prévenir cette violence, il faut **apprendre à entrer en lien avec les autres**, non pas avec les gens qui nous ressemblent – il est facile d'être en relation avec ceux qui ne nous font pas peur. La violence vient justement du cloisonnement, de la rareté de la rencontre entre les milieux. Dans une époque

[1] L'école en chantier... Revue de Psychologie de la Motivation, N° 36, 2003.

où se confrontent les cultures, les points de vue, il est devenu essentiel de faire cet apprentissage. Cet apprentissage est lié à celui du **conflit**, inévitable puisque nous sommes des êtres différents. Il s'agit d'apprendre à faire la différence entre le conflit qui met des protagonistes en désaccord et la violence qui cherche à détruire l'autre. C'est parce qu'on n'accepte pas le conflit que l'on ne peut communiquer avec l'autre, entendre ses raisons et lui expliquer les nôtres.

Il s'agit aussi de retrouver la **parole**. Il existe de nombreux obstacles à la parole véritable. Ces obstacles sont politiques – celui du « politiquement correct » – mais aussi sociaux, certains milieux n'étant jamais entendus; et finalement psychologiques, puisqu'il est extrêmement difficile pour l'individu de prendre la parole s'il manque confiance en lui, se sent en insécurité ou reste emmuré au cœur de ses angoisses.

L'échange d'une parole vraie permet une information circulante : les paroles se croisent et distancent le mensonge en confrontant des vérités contradictoires. Ainsi permettent-elles d'appréhender la complexité du monde dans lequel nous vivons. Elles retiennent le lien perdu avec la réalité sociale et atténuent notre tendance – un refuge – à nous perdre dans la déréalisation. Cette parole démocratique est une forme de prévention de la violence justement parce que cette dernière est liée à l'enfermement des personnes et des groupes dans leurs préjugés et représentations fantasmagoriques des autres. Elle permet d'accéder à la vérité de ses propres émotions et en même temps à la compréhension empathique du monde de l'autre.

### 3 - La crise de l'autorité

Notre époque vit l'aboutissement d'une crise de l'autorité qui remonte à plusieurs siècles. Progressivement, en Occident, on est passé d'un système qui reposait sur l'autorité à un système fondé sur l'efficacité. Dans un tel système, moderne, la tradition n'est plus prioritaire et les nouvelles générations peuvent se servir d'information, de méthodes et d'outils que les anciens ne connaissaient pas. La crise de l'autorité, c'est la crise de toutes les autorités traditionnelles: le clan, le village, les pères, les enseignants, les chefs, l'Etat même, dans certains cas. L'autorité n'est plus toute puissante, et ayant perdu ce pouvoir absolu, elle tend à ne plus représenter le repère unique, la force rassurante, les valeurs qu'il convient d'admettre sans discuter. Nous voyons bien ce que nous y avons gagné. Mais il est plus difficile d'accepter ce que nous y avons perdu. En fait, un marché sous-tendait ce rapport entre l'autorité et ses sujets. En échange de la soumission, on avait droit – en principe – à la sécurité, l'assurance d'une route simple et tracée, d'une place dans la société et de valeurs repères. Or cette sécurité, aujourd'hui, aucune instance représentant l'autorité ne peut plus la garantir.

De cette crise naît la peur. Cette peur est celle de l'insécurité face à

l'absence de repères et s'exprime par des violences et des rébellions plus ou moins visibles. Face à cette crise, l'autorité qui ne s'impose plus d'elle-même, ne sait pas comment réagir. Elle est tentée alors d'utiliser la force et les abus de pouvoir qui provoquent la violence en retour. Cette peur de l'insécurité, ce rapport difficile à l'autorité, la rébellion et la tentation répressive qui peut s'ensuivre du côté des « Pères », se manifeste à tous les niveaux de la société, dans les familles, les institutions, la sphère politique et les écoles.

La solution passe par **une nouvelle relation à l'autorité**. Aujourd'hui, dans ce monde complexe, il faut admettre que personne ne peut tout savoir. Nous devons arrêter de faire semblant – parents, chefs ou responsables – de tout savoir et de tout contrôler. Mais en face, il faut faire le deuil du père omniscient, du chef tout-puissant, du gourou infaillible. Exercer son autorité, ce n'est pas imposer son pouvoir sur un groupe, mais plutôt inspirer le respect et l'attention par l'échange, la qualité et l'ouverture aux autres. Cette nouvelle relation à l'autorité peut s'apprendre. Elle ne remet pas en cause les responsabilités ni les compétences, elle peut au contraire enrichir les relations d'une meilleure circulation des informations et des savoirs. Elle peut apaiser cette peur de l'insécurité en rendant les individus plus responsables. Il s'agit par là de construire des relations coopératives entre tous les niveaux hiérarchiques, des relations créatives et non violentes [2].

#### 4 - La crise du sens

La crise du sens, c'est l'effondrement des certitudes. D'abord évidemment des certitudes religieuses, des dogmes, des superstitions d'un autre âge mises en cause par les progrès et les découvertes scientifiques. Mais c'est aussi l'écroulement de la religion du progrès, de la croyance que nous allons vers un futur toujours meilleur comme le pensait un Victor Hugo au XIX<sup>e</sup> siècle. Ce monde incertain et manifestement dangereux fait peur.

Cette peur, c'est évidemment celle de l'inconnu. Nous allons vers un monde sans repères, un monde qui a besoin de notre créativité. L'espoir, c'est de croire qu'il est possible de recréer des repères. Non pas de nouveaux dogmes, mais des bornes permettant d'avancer sur une route semée d'embûches. Mais la peur est là et engendre un grand sentiment d'impuissance. Où aller ? Quelle est la bonne direction ? Que vaut-il mieux faire ou ne pas faire ? Le siècle dernier a amené tant de déceptions à ceux qui croyaient avoir trouvé une voie, un sens à leur vie. Et aujourd'hui, le règne du profit et de l'hédonisme peuvent-ils vraiment donner un sens à la vie ?

[2] Gérard Mendel, *Une histoire de l'autorité*, La Découverte, 2003.  
Véronique Guérin, *À quoi sert l'autorité ? S'affirmer, respecter, coopérer*, Chronique sociale, 2001.

La tentation, c'est de se raccrocher aux vieilles lunes, aux vieilles barbes. Pour les uns, une forme de religion qui tient plus de la superstition que de la vraie foi ou même qui ressort davantage de l'éternelle folie humaine, paranoïaque et meurtrière. Pour les autres, un marxisme de recomposition permettra de dire qu'en toutes circonstances, il y a des dominants et des dominés, des oppresseurs et des opprimés. Plus besoin de réfléchir à la complexité du monde, tout devient simple, l'ennemi étant clairement désigné.

Or, ce monde est un système dans lequel chaque partie a une forme ou l'autre de responsabilité. Il est vain de chercher le *deus ex machina*, le Diable dont nous serions des marionnettes. Aucun être humain n'est que victime impuissante et innocente. Le système a sa logique, dont nous sommes certes souvent victimes, mais nous contribuons tous à fabriquer sans cesse ses rouages.

La crise du sens peut donc trouver une résolution. Cette résolution n'est pas celle du sens obligatoire, déterminé une bonne fois pour toutes par ceux qui sont mandatés pour le donner. Le monde nouveau a besoin de notre recherche, de notre inventivité. Nous avons besoin de nous ouvrir à toutes les sources d'information les plus contradictoires. Ce que nous appelons, en Thérapie sociale, *l'intelligence collective et l'information circulant*. Cette tâche peut paraître insurmontable, et même, périlleuse, car elle peut nous amener à faire voler en éclats toutes nos certitudes. Sur ce chemin, la peur peut encore nous accompagner. De quel apprentissage avons-nous besoin pour rassurer notre âme inquiète ? Dans mon travail de thérapie sociale, je l'ai appelé **l'apprentissage de l'errance**. Ce mot « errance » est généralement connoté négativement. « Errer » signifie être perdu, sans repères ni but. Est-ce vraiment de cela dont nous avons besoin ? Notre époque si lourde d'incertitudes et de dangers, a-t-elle vraiment besoin de cette errance ? Paradoxalement, c'est précisément parce que beaucoup de repères ont disparu que nous devons aujourd'hui apprendre à vivre avec l'incertitude à en tirer parti. Dans un monde troublé par le scepticisme et l'inquiétude, la recherche du sens est primordiale. Accepter de ne pas savoir, de chercher avec les autres sans être sûr du résultat, peut nous ouvrir la chance de découvrir des vérités primordiales. Le sens est là, nous n'avons pas toujours besoin de clercs doctrinaires pour nous le donner. Ensemble en acceptant de naviguer en suivant notre conscience, notre intuition et notre intelligence commune, nous pourrions trouver des réponses adaptées et justes. Peut-être l'incertitude d'aujourd'hui sera-t-elle une chance si nous savons l'accepter et entrer dans un processus de découverte.

#### Conclusion

Ces apprentissages demandent des méthodologies et des outils spécifiques que nous avons expérimentés. Il ne suffit pas bien évidemment de créer des

groupes ou des rencontres. Une psychothérapie sociale ou des pratiques qui s'en inspirent – la *psychique* comme disent nos amis de cette revue – sont véritablement nécessaires pour surmonter les obstacles qui sont à la fois individuels et sociaux.

Il faut aussi pouvoir compter sur le plus grand nombre. L'avenir a besoin de tous. Pour prévenir la pathologie sociale, les institutions et les professionnels de l'aide ou de la relation ayant à charge d'autres individus, ont besoin de faire l'apprentissage de ces nouveaux modes de relation. Les enseignants, les travailleurs sociaux, les policiers, les politiques, les chercheurs, les responsables institutionnels ont besoin d'une formation adaptée à cette nouvelle société. Ils peuvent aggraver, tout autant que prévenir la maladie sociale. Ils peuvent devenir ces *jardiniers de la folie*, selon l'expression de Zarifian, ou au contraire de véritables *guérisseurs blessés* selon l'expression de Jung. *Guérisseurs*, au sens où leurs qualités relationnelles et leur capacité à la coopération, à l'acceptation du conflit et à la créativité peuvent contribuer à prévenir la violence en transformant les peurs en confiance en soi et en empathie véritable. *Blessés*, au sens où des individus en position d'autorité quelle qu'elle soit ont besoin de prendre conscience de leurs propres failles et imperfections pour être, de façon juste, à même de guider, accompagner ou aider les autres.

## LA BIENTRAITANCE INSTITUTIONNELLE

Jean Michel TAVAN (\*)

### Un « cadre » pour encourager les pratiques bienveillantes...

Cette réflexion sur la bienveillance se fonde sur une pratique d'encadrement dans des structures d'action social d'internat et de milieu ouvert. Elle est le résultat d'un cheminement fait d'apprentissages « en situation », au fil des projets et des rencontres... L'une de ces expériences fut particulièrement apprenante en la matière. Mon expérience de Direction à la Haute Bercelle, un établissement situé à Fontainebleau et accueillant des jeunes filles âgées de 16 à 21 ans victimes de maltraitances, fait simultanément figure d'amer et de portance dans cette navigation professionnelle, comme recherche de la bonne route, pour ne pas dire du bon sens...

Le « cadre » posé peut, en lui-même et bien au-delà d'une fonction d'organisation et de gestion, répondre à des exigences éducatives et sociales. Ce n'est pas pour autant une « réponse à tout » en matière d'aide éducative. Une conception d'un cadre bienveillant, si pertinente qu'elle soit, ne se substitue pas à la nécessité d'un accompagnement social, éducatif ou thérapeutique individualisé pour surmonter la souffrance. Mais nous ne sommes pas pour autant dans la fiction socio-éducative en abordant la bienveillance sous cet angle : « la bienveillance n'exclut pas le réalisme. Elle n'est ni naïveté, ni optimisme béat. Elle ne nie pas les problèmes et les difficultés. Elle est ce vers quoi il faut tendre »... [1].

A l'instar du marin qui calcule sa route avant de prendre la mer, j'ai le souci de définir une « ligne de conduite » comme cadre de ma pratique. Je reprends volontiers à mon compte le propos d'Edgar Morin que voici : « Savoir qu'il n'est pas de pilotage automatique en éthique, qu'elle affrontera tou-

(\*) Directeur Général Adjoint de l'ADSEA 77

[1] Michel Mancieux, La bienveillance, une utopie mobilisatrice, *Revue de psychologie de la Motivation*, n° 34.